

numéro 7

février 1996

[a r k h a i]
Αρχαί



Le meurtre du père folie

Que fait un conservateur d'un musée d'art brut quand il veut parler de l'art et de la folie ? Il fait apparaître une société et il excommunie.

La mort de l'art avait déjà été proclamée, restait l'art contemporain. Il n'est plus. Réduit à moins que rien par un spécialiste quelque peu psychanalysant et ironisant. Et, comme voisins d'outre-tombe, l'art retrouve la folie, la transgression, l'enfance, la singularité, bref, les facteurs reconnus de la créativité. Que peut donc encore faire un intellectuel face à une telle désolation ? Proposer une voie fertilisante ? Certainement pas, il est plus simple de rechercher un coupable, une cible pour son discours-agression.

Or, la faute d'un tel malheur incombe à notre société, ou du moins à celle que décrit Michel Thévoz dans son dernier livre. Société de science-fiction, post-moderniste bien sûr, et qui fait oeuvre de sérial-killer par le biais de trois institutions : l'Ecole, l'Asile et le Musée...

Dites au revoir au génie potentiel de vos enfants, la scolarisation en vigueur se chargera de remplacer leur créativité par la conformité socio-économique. L'adoucissement de la pratique asilaire ne favorise plus le cri d'Artaud, tant les fous sont pris avec des gants et des comprimés neuroleptiques. L'art-thérapie à la mode fournit des pinceaux à ceux que le système n'a pu assujettir ; l'art est mort, vive l'art assisté ! Y a-t-il encore besoin de musées ? Oui, pour achever de banaliser toute différence par un souci de célébration esthétique.

Reprenons. Notre société — celle de consommation et de mass-médiatisation — est une machine psychopathe à broyer de la singularité. Cette culture-machine à la recherche d'étrangeté assimile celle-ci et la rend invulnérable, lisse, avec un code-barre collé dessus.

Les simulacres qu'elle produit empruntent les noms de folie, artistes, sujets et signent ainsi leur disparition.... Je vais trop vite ? Allez donc lire *Requiem pour la folie*, mais il n'est pas évident que vous en saurez plus.

Levons le rideau. Un tel livre ne fait qu'exploiter la veine révélée par le discours baudrillardesque. Vous savez, cette écriture de l'ironie et de la dérision, sans origine, ni but, cette délicieuse et pessimiste écriture fractale qui mélange les sujets au goût du jour par pur esprit de provocation : et un peu de Bosnie par là, un peu de Suisse et l'Europe par ici. Vous voulez un exemple ? Fort bien.

« Les guerres qui se développent dans l'ex-URSS ou dans l'ex-Yougoslavie montrent à quel degré de sauvagerie peuvent conduire les micro-nationalismes. Mais en Suisse, à part quelques reliquats folkloriques, ces formes de patriotisme émotionnel se sont éteintes. On imagine mal un Schwytzois ou un Valaisan violer une Tessinoise ou une Argovienne pour le seul motif de restaurer la pureté ethnique. La Suisse est plus hétérogène encore que l'ex-Yougoslavie, mais justement, son hétérogénéité est celle du millefeuilles, la pâtisserie la plus difficile à entamer, résistant à la fourchette par son hétérogénéité même. »

Après cela, on peut fort à propos se demander où se situe le rapport entre un millefeuilles et la disparition de la folie censée être l'objet du livre. Il semblerait que cela soit au lecteur de le dénicher, du moins si sa quête du sens n'est pas entravée par un irrépressible rire sismique.

Yann Becker

Michel Thévoz, *Requiem pour la folie*, Paris, La différence, 1995, 101 pages.